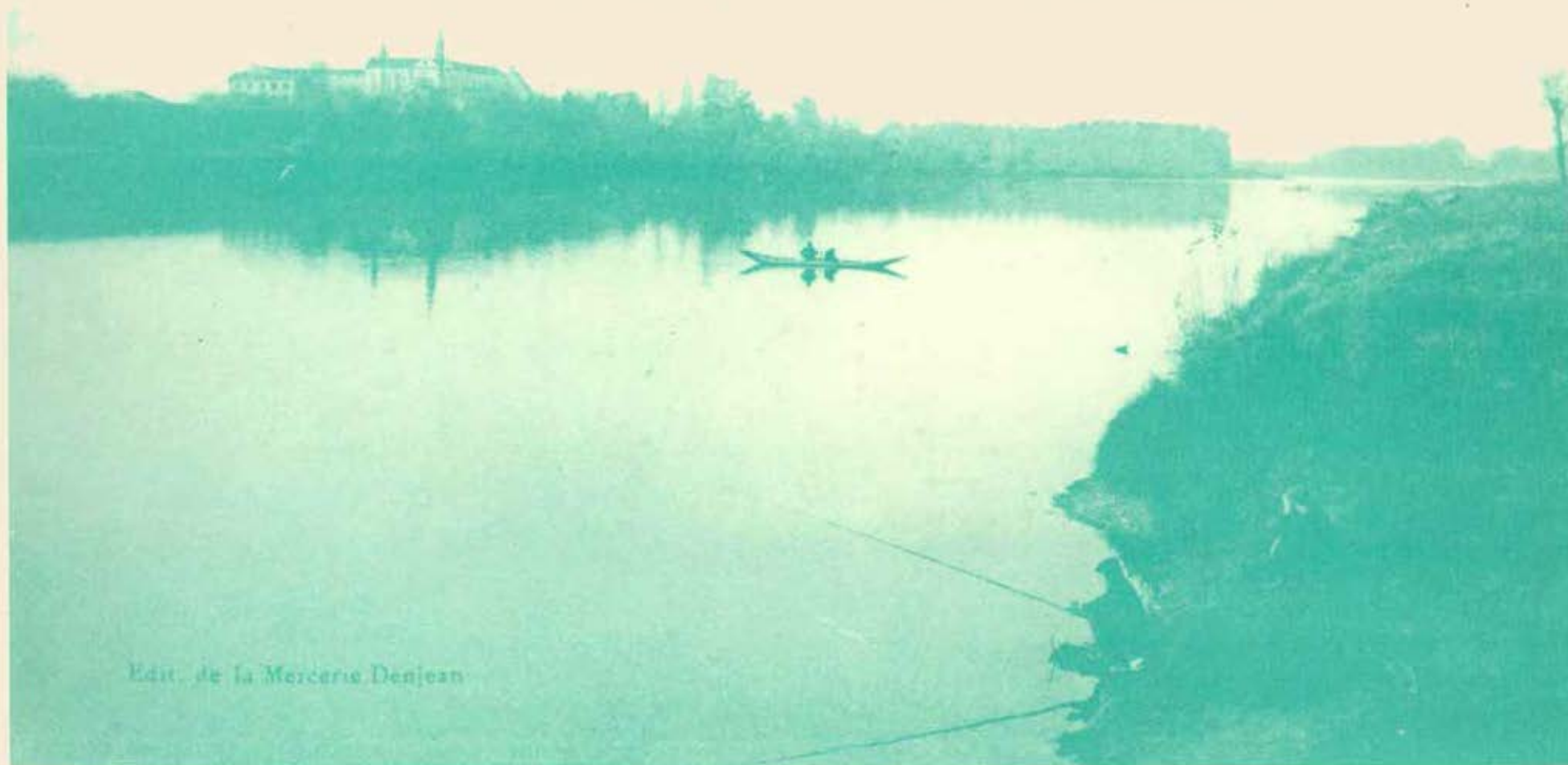


# BLAGNAC QUESTIONS D'HISTOIRE



Édit. de la Mercerie Denjean

**Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 16 (Novembre 1998)**

*Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS*

*Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC*

## LES CAOUECS ONT LA PECHE !

*An irem toutis à Pinsaguel  
Pescar la sophio y le barbel  
Aquel qu'en attrapera le mas  
Sira decourat (bis)  
D'une m... de gat !*

Cela se chante sur l'air de Valentin abandonnant sa sœur Marguerite pour partir à la guerre :

«Gloire immortelle de nos aïeux...»

Je me suis laissé dire que dans un temps pas très ancien, les «aficionados» du «poulailler» du Capitole de Toulouse, «bissant» le couplet célèbre du Faust de Gounod, exigeaient des chœurs, qui leur étaient acquis, de remplacer cette fois les phrases connues par le couplet piscicole, également célèbre.

Pauvre Gounod ! Mais c'est le sort des œuvres populaires que d'être ainsi plagiées et détournées. Ainsi, qui plus est, le couplet de Méphisto :

«Le veau d'or est encore debout !» devenait :

«Le veau dort et ne ronfle pas !»

Je citerai encore, cette fois pour la Carmen de Bizet, dont la renommée a passé les frontières, le dévoiement par nos potaches du couplet d'Escamillo :

«Toreador, prends ga-a-a-arde !» par :

«Toreador, ton c... n'est pas en or,

Ni en argent, ni en fer blanc !»

Et j'ai ouï que l'air de «l'amour est enfant de bohème» est utilisé par une réclame de lessive !

J'en passe, des meilleures et des plus iconoclastes !

Je suis étonné de n'avoir pas entendu pour vanter un désodorisant le morceau bien connu :

«Enfin je respire cet air parfumé

Et par ta présence embaumé !»

Mais tous nos publicitaires ne sont pas comme nos Toulousains adeptes du «bel canto». Et c'est heureux.

Mais revenons à nos moutons, plus particulièrement aux foules moutonnières de «pescofis» de Toulouse et cités adjacentes qui envahissent à la saison propice les berges du confluent de l'Ariège et de la Garonne, où gîtent «sophies» et barbeaux,

mais les Blagnacais, depuis des temps anciens, donnent toujours la priorité à la Garonne. La sophie, sorte d'ablette de la taille d'une grosse sardine d'eau douce, tapisse à l'ouverture de la pêche les fonds de la Garonne, de l'Ariège, de l'Arize, de l'Hers, du Touch, dédaignant un temps les vers qu'on lui promène sur la gueule. Mais obéissant à un signal mystérieux, toutes ensemble se jettent goulûment sur les appâts. Il n'y a plus qu'à tirer. La proie, trop facilement attrapée et farcie d'arêtes, est dédaignée pour la poêle et sert de nourriture d'appoint à ce «gat» évoqué dans le couplet irrévérencieux pour décorer les «pescofis» de peu de mérite.

Le barbeau, quant à lui, atteignant des tailles respectables, ombrageux poisson de fond guettant sa proie à l'issue d'un remous, ou chassant en fin de courant, exige pour sa capture, une technique élaborée. Il demande au pêcheur camouflé un ver bien rouge, la boulette spécialement préparée, ou le grain de maïs cuit. Il gagne à être appâté plusieurs soirs de suite dans le même trou. Sa chair, fine et grisâtre, très agréable au goût, est défendue, comme pour la sophie, par des arêtes redoutables. On devrait essayer, pour le gril, de le garnir, comme on fait à Bordeaux pour l'aloze, de cette oseille qui a la propriété de dissoudre les arêtes\*.

Les Blagnacais de souche, plutôt rétifs à Pinsaguel, ont un passé historique de pêcheurs de Garonne, où dans le temps remontaient les alozes, poisson d'estuaire. Ils jouissaient d'un droit exclusif de pêche qui fut confisqué un temps par un seigneur de Blagnac, d'où un conflit qui alimenta longtemps les prétoires et les chroniques. Aux époques anciennes, il faut dire que le poisson était un mets très fréquent, vu les trop nombreuses fêtes religieuses qui interdisaient la viande, fût-elle destinée à améliorer les ragoûts habituels de haricots ou de pommes de terre, ou la traditionnelle soupe aux choux que plus à l'ouest on nomme «garbure». Le poisson était d'ailleurs plus commun que la viande de veau ou de mouton, réservée aux riches, aux malades et femmes enceintes.

De nos jours, si les gaules des purs blagnacais fleurissent encore nombreuses sur les berges, c'est surtout la pêche à la truite qui mobilise les Blagnacais récents, dans les rivières, ruisseaux et torrents du haut de Garonne et de la Haute Ariège, qu'il s'agisse du Salat, du Lez, du Riberot, du Volp, de l'Arac, de la Baouigane et même, au delà,

\* Connaissez-vous l'aloze à la Moissacaise ? La recette consiste à la préparer en civet, au vin rouge, avec beaucoup de poireaux qui ont la propriété, comme l'oseille, de dissiper, les arêtes. Il faut faire cuire longtemps, à feu doux, 24 h heures ou plus.

des Nestes et de la haute Save, sans parler pour les «rupins» des rivières d'Aragon et de Cerdagne, tels le Sègre et la Noguera. L'ouverture de la truite est une cérémonie qui à l'aube remplit les routes, et mobilise une veillée d'armes où se bobinent les moulinets, s'échangent les cuillères et se peaufinent les mouches à la plume de coq.

La pêche à la mouche, dite «à la volante» est réservée aux dilettantes, semi-professionnels, ou artistes spécialisés.

Je nourris une mémoire particulière pour la Bouïgane, qui descend du col du Portet d'Aspet. Je la traversais sur une passerelle de bois, au fond de l'école d'Illartain, où je suis né, muni d'une pièce de 25 centimes trouée, en nickel, pour ramener à mon père un camembert de la laiterie où travaillait ma grand-mère maternelle, la «Massadelle» : je la revois encore, yeux bleu-gris, et cheveux ébouriffés gris-blond, traverser le soir la passerelle dans l'autre sens, tenant à bout de bras les seaux quotidiens de petit-lait pour nourrir son cochon. Mon grand-père était un pêcheur exceptionnel. «Tiens, mon petit me disait-il, tu vas manger de la truite», et de la rivière toute proche, il ramenait en moins d'un quart d'heure les deux truites qui allaient faire mon repas du dimanche.

Je ne résiste pas au désir de vous faire connaître des extraits du livre de Paul Vaillant-Couturier, «Enfance», préface d'Aragon (aux éditions Hier et Aujourd'hui, Paris, 1946) qui relate son expérience de jeune pêcheur dans le Volp, à partir de la maison familiale de Sainte-Croix Volvestre.

... «La pêche au bouchon a l'attrait du mystère. Le poisson est personnifié par un petit flotteur. C'est avec lui que les yeux du pêcheur sont en conversation. Le pêcheur ne connaît que sa petite vie de liège. C'est lui qui dit tout le fond de la rivière. Il dit les agaceries de la grosse ablette qu'on appelle «sophie» chez nous, il dit les attaques joyeuses du goujon nerveux, ce petit garçon de la rivière, avec ses boutons de potache sur les flancs, il dit l'obstination du barbillon truité à se suicider, après avoir été manqué trois fois, il dit les brusques filées du chevesne et les charges de la truite, il dit la promenade de l'anguille remontant le courant en zigzaguant...»

... «La pêche à la volante ça ne s'enseigne pas. Ca se découvre...»

Ici on ne pêche pas à l'appât artificiel. On pêche avec des mouches vivantes et des sauterelles vivantes. Mais il faut connaître les prés aussi bien que les eaux pour choisir sa sauterelle ou sa mouche.

Qu'ils le sachent, les pêcheurs à la mouche artificielle, si fiers de leur collection de plumes. Il faut parfois longtemps chercher, pour trouver la sauterelle qui convient au poisson. Paul mit de longs mois d'été à établir les règles fixes qui régissent le choix des habitants de l'eau.

Juin-Juillet... Il y a des sauterelles plein les prés. Des vertes énormes qui chassent la

cigale lyrique et balourde, qui volent jusqu'à la cime des arbres et vous pincent dur avec leurs mandibules. A écarter. Des criquets gris, qui ont l'air de traîner un sabre musulman au bout de leur derrière pointu. Trop gros. Des sauterelles jaunes et vertes longues et sans ailes. Pas bon. Des sauterelles grises et jaunes à longues ailes. Trop flottantes. Des sauterelles grises et tendres. Trop légères. Des sauterelles petites, noires, jaunes et vertes à ailes courtes. Excellentes. Meilleures encore que toutes celles bâties sur le même type, mais seulement noires et rouges. Voilà pour le chevesne en juin-juillet.

Pour la suite, rien ne vaut la sauterelle grise des chaumes ou des herbes sèches, à ailes bleues ou à ailes rouges... Celle qui fait un bruit de claquettes en s'envolant...»

... «On arrive au bord de l'eau, là où l'on voit de jeunes poissons joyeux «moucher». On fait une fois, deux fois sautiller la sauterelle sur l'eau... C'est le signal d'appel. Les jeunes poissons accourent à toutes nageoires. Coup de frein brusque, ils stoppent sous l'appât relevé. Et les voilà qui commencent leurs exercices de saut. Il se dressent presque perpendiculaires, au fond, on les dirait debout sur leur queue, la bouche ouverte ils s'approchent de la surface, et puis dzing ! un coup de reins, ils sautent hors de l'eau, et ratent l'appât que Paul a relevé à temps. Bruit de chute. Le chevesne est curieux... Du fond de la berge voisine, un deux, trois chevesnes arrivent en faisant un sillage dans l'eau...»

... «Alors arrive le poisson-essayeur. Celui-là précède, presque toujours, de gros chevesnes. C'est un poisson moyen qui veut tourner autour de l'appât et menacer la quiétude joyeuse des petits... Ils entrent rarement en concurrence avec lui.

Lui s'installe sous l'appât. Paul sait qu'il ne sautera pas. Mais il cherche à se rendre compte. Déjà arrivent les gros chevesnes. Ils glissent majestueux entre deux eaux, étalant leur cuirasse d'écailles. ceux-là ne sont jamais pressés. Leur grand âge n'est dû qu'à leur prudence... Ils croisent, attendant les événements. Problème : entraîner le poisson-essayeur assez loin, pour tenter d'accrocher un gros chevesne.

Si Paul laisse descendre l'appât, le poisson-essayeur l'avalera ou s'enfuira. Si, volontairement il fait une faute, ce n'est pas seulement le poisson-essayeur, mais aussi les gros chevesne qui plongeront.

Il faut donc décourager savamment le poisson-essayeur. Paul peut rappeler l'un des petits chevesnes, et lui laisser tirer un instant sur la sauterelle. Deux risques. Soit de prendre le petit poisson et le coup est gâché, soit de détériorer la sauterelle. Et puis, rien ne dit que le poisson-essayeur s'en ira. Une autre solution : relever complètement la ligne et quand on voit que le poisson-essayeur s'est suffisamment éloigné, laissé descendre entre deux eaux, là où croisent les gros chevesnes...

C'est ce que fait Paul... Il tend son regard à l'extérieur pour suivre la plongée de la

sauterelle. Il s'agit de maintenir le fil toujours tendu, afin que l'appât arrive le premier... Un chevesne d'un kilo, masse sombre, monte du fond, il approche son museau large comme une bouche de grenouille, de l'appât... Il le pousse du nez... Puis il monte imperceptiblement, et passe au dessus. Contact du crin. Le chevesne disparaît, il est fixé... De l'autre berge, un autre gros chevesne arrive... Paul voit qu'il a faim à la façon dont il ouvre sa gueule blanche. Celui-ci semble décidé, il fonce droit sur l'appât, mais au moment où il va l'avalier, le poisson-essayeur sorti d'on ne sait où, le lui souffle sous le nez, file, et recrache l'hameçon avant que Paul ait eu le temps de le ferrer...

Ainsi va la pêche... Ce sont toujours les plus gros poissons qu'on manque, ou qui cassent la ligne... et quelle ingéniosité dans la façon de casser les crins !»...

... «Il y a l'entortillage du crin dans les racines, l'entortillage autour des ouïes, des quantités de façons de casser une ligne sans compter les fautes du pêcheur. Crins éventrés, mal trempés, hameçons qui se brisent, nœuds mal faits...

Mais il y a aussi les triomphes. Les jours fastes à marquer d'un caillou blanc, où



Paul Vaillant-Couturier à la pêche aux écrevisses.

malgré toute l'ingéniosité du poisson, on remplit le panier de belles bêtes. Il y a le fameux poisson, que Paul a pris dans telle circonstance, en tel endroit, et dont la gueule était cloutée d'hameçons rouillés... Il y a la non moins fameuse truite, prise à l'eau calme, et qui s'est laissée noyer malgré son kilo passé, comme un poisson quelconque... On a gardé la mâchoire à la maison...»

... «Voilà donc la rivière découverte. maintenant, elle et Paul sont attachés de toutes leurs fibres. Ils

se connaissent... La rivière sait les jours où Paul est nerveux et ratera le poisson. Ces jours-là, elle accumule ses témoignages farceurs, de mauvaise volonté.»...

... «Mais il y a aussi les jours d'intimité douce où tout va bien...

La libellule pique la surface de sa queue, libellule tigrée ou libellule verte, ou libellule rouge ou libellule bleue, et appelle les poissons...

Le martin-pêcheur, confiant, se pose sur le roseau de Paul, dans un éblouissement de velours et d'émaux.

Paul traverse l'eau qui lui caresse les pieds et les rafraîchit. Les poissons répondent avec docilité à chaque sommation de la sauterelle.

Le ciel se remplit de nuages qui enlèvent au soleil son excès d'éclat... Paul ne pense plus... Un vague air, réminiscence de musique venue du fond du subconscient, broute paisiblement son cerveau... La rivière, qui n'a plus de secrets pour lui, le considère comme un végétal de ses amis, et Paul, confiant dans ses réflexes, se laisse aller à la volonté de la rivière.

Il sent prendre racine comme un iris, et fleurir avec la saponaire...»...

Je vous ai déjà présenté dans un récent article, Vaillant Couturier, écrivain talentueux, disparu prématurément à 45 ans, des suites d'une atteinte aux poumons, contractée en respirant trop de gaz en 1917 : il fit une guerre héroïque, comme aspirant dans l'infanterie, puis sous-lieutenant dans les chars, méritant 7 citations dont 5 à l'ordre de l'armée. Une bonne raison pour devenir militant pacifiste.

J'avoue un faible pour Vaillant Couturier, privé par sa mort de la gloire littéraire, non seulement parce qu'il eut le cœur ariégeois et que j'eus l'occasion, à 12 ans, de lui serrer la main, mais aussi parce qu'il préconisa, rédacteur en chef de «l'Humanité», une ouverture de son parti aux intellectuels, malheureusement oubliée à diverses époques. Il écrivait en 1936 :

«L'homme ne peut penser et créer que s'il est libre. Le drame historique de l'homme, c'est son combat contre les formes d'esclavage. La Civilisation, c'est l'œuvre de la lutte pour la liberté. c'est à ce titre que nous considérons l'intelligence comme le combattant de la liberté. Les intellectuels entraînent les masses, les galvanisent, décuplent leur force explosive par la puissance de l'esprit. Ils tirent les peuples de l'ornière et projettent la lumière dans les ténèbres.» (Cité dans l'ouvrage «Histoire d'une amitié», édition Supervie, Rodez 1980)

Mais il convient de parler d'autre chose, de la pêche à la ligne par exemple...

Henri Robert Cazalé